



N° 621
Samedi 27 mars 2010

Un désir de poésie

Lectures, publications, rencontres: la poésie fait son retour dans le cœur du public. Les raisons d'un renouveau. **Par Lisbeth Koutchoumoff**

Un frémissement. Plus que cela. Une fièvre, légère, mais tenace. Depuis quelque temps, la poésie fait son retour dans le cœur du public. Longtemps souterrain, discret, à la marge, le phénomène s'affirme aujourd'hui. Editeurs, poètes, animateurs culturels, tous confirment cette attention revigorée, ce plaisir d'en être, de se retrouver autour d'une parole forte et différente. Se retrouver, oui. Le premier symptôme de ce retour de flamme réside dans le succès des lectures publiques qui se tiennent dans les librairies, les théâtres, les salles d'exposition. Un poète lit ses textes. Parfois un musicien s'en mêle. Des danseurs aussi, voire des vidéastes et des plasticiens. Alors qu'il y a quelques années à peine ce genre d'événement attirait cinq à dix personnes, les salles comblées sont devenues aujourd'hui la quasi-norme.

Samedi 27 mars, la Maison de la littérature à Genève (www.maisondelalitterature.ch) organise au Théâtre Saint-Gervais un «Hommage à la poésie»: une journée entière consacrée à des lectures et des rencontres avec des poètes. En invités vedettes, la Lausannoise Anne Perrier, discrète mais reconnue loin à la ronde, toute à l'épure et à une quête spirituelle fervente; et Jacques Dupin, en soirée, qui livrera ses mots de rocaïlle et de feu. Deux grands artisans de la parole, deux écoutes du vivant. L'après-midi, des poètes romands, de Pierre Chappuis à Mary-Laure Zoss, liront leurs textes.

Sylviane Dupuis, poète elle-même, œuvre à l'Association pour une Maison de la littérature: «Assistez-vous à une petite révolution en marche? On peut parier que oui. Au niveau européen, on quitte une période de grande désaffection pour la poésie, de mépris. L'idée était qu'elle ne concernait qu'un petit nombre et qu'elle se situait en marge de la littérature et de la vie. Dans ce mouvement, la Suisse romande a toujours constitué une exception avec un public fervent et fidèle. Mais on sent aujourd'hui, ici aussi, un frémissement plus large. Je le constate avec mes élèves, à l'université, qui sont avides de découvrir les poètes d'ici. Ils sont désarmés au début, ils n'ont pas les outils mais ils sont en demande.»

La poésie se serait repliée et se déploierait à nouveau. Pourquoi cette marée basse et cette remontée? Jean-Pierre Siméon (voir page suivante) dirige le Printemps des poètes, sorte de festival géant qui transforme le mois de mars en France en vaste fête de la poésie. Jamais autant de monde ne s'est pressé aux milliers de manifestations proposées que cette année. Il pose un diagnostic assez imparable:

«Dans les années 60-70, la poésie, en France mais dans d'autres pays d'Europe aussi, s'est éloignée du lyrisme et du chant pour s'attacher à un formalisme froid. A cela s'est ajoutée chez les poètes une certaine peur de s'impliquer dans le monde de crainte d'être subordonnés aux idéologies. Et de façon plus générale, depuis la fin de la Deuxième Guerre mondiale, la



Suite en page 32

DESSIN ORIGINAL DE CORINNA STAFFE

Suite de la page 31

littérature est entachée du soupçon de ne plus être capable de dire le monde après les atrocités commises. La poésie a perdu son pouvoir d'enchâtement. Elle a suscité un ricanement, particulièrement dans les sphères universitaires. Tout cela a éloigné le public.»

Les grands éditeurs parisiens ont délaissé le genre à quelques notables exceptions près, Gallimard bien sûr et sa prestigieuse collection Gallimard/Poésie, Flammarion aussi. Mais la poésie doit son maintien et son regain d'éclat aux petits éditeurs et libraires indépendants. «Ils ont sauvé la poésie», n'hésite pas à dire Jean-Pierre Siméon.

En Suisse romande, le réseau d'éditeurs passionnés, un peu barges disons-le, fous du livre délicat et ouvragé, forment une belle légion.

La Dogana à Genève, Empreintes à Chavannes-près-Renens peuvent s'enorgueillir d'un catalogue rigoureux et flamboyant. Aux côtés de ces aînées apparues dans les années 80, d'autres maisons ont fleuri récemment: Samizdat, Le Miel de l'Ours, Héros-Limite pour Genève et Art & Fiction à Lausanne et Genève. Les maisons généralistes comme l'Age d'Homme, L'Aire, Zoé défendent aussi les couleurs de la poésie.

Pour les maisons spécialisées, le bénévolat est la règle, le refus de compter les heures aussi tout comme le jonglage avec les subventions. «De petites subventions. Entre 700 et 1000 francs. Rien que l'imprimerie coûte entre 4000 à 7000 francs pour un livre», explique Denise Mützenberg des Editions Samizdat. Quatre livres par an environ, tirés à 400 exemplaires. Une micro-édition revendiquée. Confidentialité, risque, secret, trois mots que l'on

retrouve dans la présentation de la maison sur le Net. Mais Denise Mützenberg constate avec bonheur la sortie à la lumière de la poésie, encore tout ébouriffée. «On est loin, très loin évidemment des stades qui se remplissent à Medellin en Colombie pour le Festival international de la poésie. Ou de la ferveur qui habite toute la ville de Trois-Rivières au Québec. Le Jura ici a connu, connaît aussi cette dissémination populaire de la poésie. Mais je sens très nettement que le mot poésie clignote aujourd'hui dans les yeux des lecteurs. Il ne suscitait pas cette lumière avant.»

Alors qu'Internet fait toujours un peu peur aux romanciers, la Toile enchante les poètes. «Le numérique se prête à merveille aux textes brefs. On ne va pas lire un roman sur un écran mais des vers oui. La poésie est taillée

pour l'avenir», se félicite Jacques Roubaud. Dans *Le Monde diplomatique* de janvier, ce poète qui charrie des continents de mémoire intime (voir LT du 20 février 2010) prenait la parole pour s'inquiéter de la mise en spectacle de la poésie. L'article a fait grand bruit. Cela faisait longtemps qu'un magazine généraliste français n'avait pas consacré autant de place à la poésie... «L'essentiel dans la poésie est le rapport à la langue. Je m'inquiète de voir des formes qui n'ont pas grand-chose à voir avec la poésie prendre sa place comme les performances, les prestations musicales, etc.» Au téléphone, Jacques Roubaud est plus optimiste que dans son article: «A chaque fois que je sors d'une lecture de poésie en public, je suis heureux parce qu'il y a beaucoup de monde. Ce qui est nouveau. Par contre, quand je constate que *Le Monde* n'a rien écrit sur le der-

nier recueil de Jacques Réda, je m'énervé et cela m'attriste.»

Il s'agit de rester lucide. Toute cette effervescence se produit dans un climat économique tendu. «Depuis les années 90, on a perdu beaucoup de points de vente qui étaient autant de relais. La diminution du nombre de journaux et leur frilosité à parler des parutions locales ne nous facilitent pas la tâche non plus», constate Alain Rochat, fondateur des Editions Empreintes.

Mais l'éditeur sent bien, lui aussi, que le travail de fond des libraires et des éditeurs depuis une vingtaine d'années pour maintenir la flamme semble porter ses fruits aujourd'hui. «Le lieu privilégié de la poésie reste le livre. L'essentiel est que toutes ces lectures et rencontres conduisent au bout du compte au livre», rappelle Alain Rochat. Martine Mellinette, editrice au Cheyne, référence fran-

çaise pour la poésie depuis trente ans, abonde. Depuis dix-huit ans, la maison organise des rencontres de poésie chez elle en Ardèche. Ce festival intime et très fervent, Lectures sous l'arbre, provoque chez les participants une fièvre acheteuse de recueils de poèmes fort précieuse pour les caisses de la maison d'édition qui vit de beaucoup de foi et d'heures sup.

«Un public lassé du superficiel et du paraître», voilà comment l'editrice ardéchoise explique ce vent nouveau qui souffle sur la poésie. «Le flot d'informations noie la parole. Or la poésie est cette pointe de la littérature qui interroge la langue. Comment transmettre l'émotion dans la parole? Que garder de si essentiel? Je pense que, de façon même inconsciente, la fragilité de la parole et de la langue est au cœur de ce regain d'intérêt», conclut Sylviane Dupuis. **L. K.**

«La poésie échappe à la langue de bois universelle»

Jean-Pierre Siméon est poète. Auteur de théâtre aussi, il a notamment écrit une adaptation du *Philoctète* de Sophocle pour Laurent Terzieff. Depuis 1998, il dirige Le Printemps des poètes. Chaque année au mois de mars, dans toute la France (et maintenant dans plus d'une soixantaine de pays), 12 000 à 15 000 manifestations se déploient autour de la poésie, des soirées de lectures autour d'Andrée Chédid cette année aux haïkus inscrits sur les tickets de bus dans telle ou telle ville en passant par les brigades de poètes qui surgissent dans les crèches ou les écoles...

Samedi Culturel: Pourquoi ce regain d'intérêt pour la poésie précisément maintenant?
Jean-Pierre Siméon: Parce qu'elle est une parole franche, intense. Face à la langue standardisée qui nous entoure, la poésie tranche par la singularité de sa langue justement. Elle échappe aux codes, aux normes et à la langue de bois universelle dont nous sommes tous victimes. Cette langue de bois, médiatique notamment, phagocyte jusqu'à notre langage intérieur, intime. Cette uniformisation fait partie du désarroi occidental. En attente de sens, les gens se réfugient dans une religiosité fade. La poésie intéresse aujourd'hui parce qu'elle libère notre langage. «Nous n'aurions plus rien d'humain si le langage en nous était en entier servile», dit Georges Bataille. La poésie réveille. Elle participe au redressement de la conscience. Face à une société monosémique où l'on parle, pense, aime de la même façon, la poésie ne donne ni leçon ni réponse. Sa réception est libre et multiple. On peut l'attraper par mille bouts.

Mais le chemin qu'elle offre est pentu, il faut un peu d'entraînement pour s'y aventurer?
Je me bats contre l'idée qu'il faille

un savoir quelconque pour lire ou écouter de la poésie. Attention, je suis en même temps le premier à défendre l'exigence littéraire, il ne s'agit pas de faire de la démagogie. Mais la poésie a d'abord un lien avec le vécu, avec l'expérience et seulement ensuite avec le savoir littéraire. En France, le rapport à la poésie est entaché par le cartésianisme. Cette tradition, qui est une force aussi, pousse à se méfier de la poésie. Les Irlandais, les Russes, les pays arabes n'ont pas du tout ces préventions. La seule compétence nécessaire pour lire de la poésie, c'est l'attention au vrai. Or il s'agit de la compétence la plus détériorée en chacun aujourd'hui. Quand on lit des poèmes à des jeunes privés de lecture, ils ouvrent l'oreille, l'attention est vive. Je lis des poèmes difficiles, du René Char, du Saint-John Perse... On rapetisse en parlant petit. On grandit en parlant grand. La poésie parle grand.

Vous imaginez la poésie grignoter un peu de place au roman?
Il faut être lucide. La poésie est toujours contre. Elle ne peut pas prendre la place des stars. Elle n'est jamais divertissante. Elle est même anti-distraktion. Même quand elle est drôle avec Henri Michaux ou Jean Tardieu, elle fait appel à l'absurde métaphysique, à la satire. Ses enjeux sont graves. Elle n'édulcore pas. On veut édulcorer la poésie à l'instar d'un Jacques Prévert qui était libertaire et anarchiste. Pour Yves Bonnefoy, qui n'est pas un illuminé, la poésie sauvera le monde. Tant que l'on peut s'ajouter à la poésie, on peut encore être sauvé.

Propos recueillis par Lisbeth Koutchoumoff

Jean-Pierre Siméon sera l'un des poètes invités de *Poésie en ville*, à Genève, les 1er, 2 et 3 octobre 2010. www.ville-ge.ch/poesieenville



MAXXP - PHOTOPQR - SUD OUEST - BONNAUD

Jean-Pierre Siméon: «Il faut être lucide. La poésie est toujours contre. Elle ne peut pas prendre la place des stars.»

Quelques dates
«Hommage à la poésie», la Maison de la littérature à Genève reçoit Anne Perrier et Jacques Dupin. Samedi 27 mars, dès 12h30. Anne Perrier à 14h; Jaques Dupin à 18h. Théâtre Saint-Gervais, Genève. Entrée libre, réservation conseillée 022/908 20 20.

Poésie sonore à l'ABC à La Chaux-de-Fonds: «Pas lundi-Voix de femmes», un trio qui joue des mots et des sons, au croisement des langues, 27 mars, 17h30; «MIN, Des mots et des sons», par Marina Salzmann et Thierry Clerc à la guitare. A partir d'un poème de Christophe Tarkos. Le 28 mars à 11h00. www.abc-culture.ch

Voix Off (sur l'initiative de l'atelier d'écriture de la Haute Ecole d'art et de design et l'association Roaratorio) reçoit **Jean-Marie Gleize au Mamco** à Genève (10, rue des Vieux-Grenadiers), le 30 mars à 18h30. Le poète et chercheur, qui marie textes, photos et vidéos, sera à l'Université de Genève le lendemain, 31 mars, 18h15 (Salle A 109, Aile Jura, Uni Bastions), invité par le Département de langue et littérature françaises modernes.

Après Yves Bonnefoy en janvier puis Michel Butor et Sylviane Dupuis, **le Musée d'art et d'histoire de Genève reçoit Charles Juliet** le 18 avril à 11h. www.ville-ge.ch/mah/

Salon international du livre et de la presse à Genève, 28 avril-2 mai. Lectures et signatures sur les stands des maisons d'édition. www.salondulivre.ch

Patrice Duret, poète et directeur des Editions Le Miel de l'Ours, lit «L'exil aux chemises mouillées», le 28 mai à 19h30 à la Ferme Sarasin à Genève, 47, chemin Edouard-Sarasin. Rens. 022/798 41 38. **L. K.**

PUBLICITÉ



ORCHESTRE DE LA SUISSE ROMANDE

Marek JANOWSKI direction

Arabella STEINBACHER violon

Félix MENDELSSOHN

Mer calme et heureux voyage, ouverture en ré majeur op. 27

Concerto pour violon et orchestre en mi mineur op. 64

Johannes BRAHMS

Symphonie N° 4 en mi mineur op. 98

MERCREDI 31 MARS 2010, 20H

Victoria Hall, Genève – www.osr.ch – 022 807 00 00

Partenaire de saison

FONDATION HANS WILSDORF

Sponsor exclusif du concert

ZURICH

Partenaire radio

ESPACE 2

L'Orchestre de la Suisse Romande bénéficie du soutien du Canton et de la Ville de Genève.



La semaine culturelle de Laurent Wolf*

Collection Mosset, le don de l'artiste au musée



Tous les artistes ne sont pas égoïstes. Mais la plupart le sont. Ils ont le nez rivé sur leur labeur; ils considèrent que les autres se fourvoient pour ne pas avoir à dire que ce sont des concurrents; ils détestent les contraintes du marché; ils jugent que les institutions qui présentent l'art au public ne font pas leur travail qui serait

naturellement de leur offrir la visibilité qu'ils méritent. Olivier Mosset n'est pas de cette espèce. Il vient de donner au Musée des beaux-arts de La Chaux-de-Fonds une bonne centaine de tableaux, dessins, sculptures, photographies, affiches ou installations dont il n'est pas l'auteur. Il les a réunis au cours de ses rencontres et les a accumulés dans ses ateliers par affinité, mais pas toujours, parce qu'il s'intéresse autant à ceux qui font presque comme lui qu'à ceux qui font différemment. Et c'est aussi par amitié, avec l'ancien conservateur du musée, Edmond Charrière, qu'il a fini par trouver

qu'ils seraient aussi bien là que dispersés aux quatre coins du monde. Cette collection fait franchir une étape au musée chaud-fonnier. Elle lui donne chez nous une place de leader dans la conservation, l'étude et la publication de l'abstraction, l'un des plus importants courants de l'art de ces cinquante dernières années. C'est une collection d'artiste. Elle sent le caprice au sens noble, le hasard, la contingence. Elle porte en elle le sens d'une réflexion sur la pratique de l'art. De Vélasquez, qui était chargé des collections royales espagnoles, ou Rubens, qui possédait l'un des plus

formidables patrimoines artistiques de son temps, à Picasso, dont on voit les trésors intimes – aujourd'hui conservés au Musée Picasso de Paris – sur de nombreuses photos d'atelier, les artistes collectionnent parce que l'art est leur mode d'existence et le premier sujet du leur. Dans un musée, une collection d'artiste rejoint des œuvres qui ont été acquises autrement, par des amateurs privés, des conservateurs ou des commissions d'achat. Elle perd un peu de sa griffe. A La Chaux-de-Fonds, celle de Mosset aura heureusement sa salle où flottera encore son regard. «La poésie doit être faite par

tous. Non par un.» Cette phrase de Lautréamont a été prise pour un slogan et étendue à tous les arts. S'il n'est pas certain qu'elle concerne l'humanité, elle concerne au moins les poètes et les artistes en général. Plus personne ne peut croire aujourd'hui qu'il créera lui-même le chef-d'œuvre absolu qui recouvrira tous les autres. Avec sa collection autant qu'avec son œuvre personnelle, Mosset le dit en artiste. Reste aux amateurs et aux spectateurs à l'assimiler, et à n'attendre la vérité de l'art que de sa diversité.

* Journaliste à la rubrique Culture.